

**MARX ET LA DIVERGENCE
ENTRE PRODUCTION EN VALEUR
ET REVENUS NOMINAUX**

Ricardo HAUSMANN

Ph. D.-CENDES
Caracas (Venezuela)
et

Alain LIPIETZ

CNRS - CEPREMAP
140, rue du Chevaleret, 75013 PARIS

(N°114)

Revue d'Economie Politique - n°2 - 1983.

Article reçu : octobre 1981

MARX ET LA DIVERGENCE ENTRE PRODUCTION EN VALEUR ET REVENUS NOMINAUX

Ricardo HAUSMANN

Ph. D.-CENDES
Caracas (Venezuela)
et

Alain LIPIETZ

CNRS - CEPREMAP
140, rue du Chevaleret, 75013 PARIS

RÉSUMÉ. — La théorie marxiste de la valeur et de l'exploitation, et les grandeurs « cachées » qu'elles déterminent, est assez connue. L'article attire l'attention sur la contribution de Marx à la détermination des grandeurs « apparentes » (prix, revenus). Les lois régissant ces phénomènes divergent de celles déterminant valeur et plus-value. Marx a montré que l'accumulation de ces divergences conduit à la crise. Aujourd'hui en « régulation monopoliste » ces lois régissant les grandeurs nominales acquièrent une autonomie suffisante pour conférer à la crise une forme inflationniste, que certains apports de Marx éclairent singulièrement.

SUMMARY. — Marxist theory of value and exploitation, and « hidden » magnitudes thus computed in labor-value, are fairly known. This paper draws attention upon Marx's contributions to the determination of the « apparent » magnitude (money-prices and revenues). The laws ruling these magnitudes may diverge from the ones ruling the value-magnitudes. Marx have shown that accumulation of these divergences leads to crisis. Today, in « monopoly regulation », the laws ruling money-magnitudes have gained such an autonomy that crisis will assume an inflationist form, on which some of Marx's insights cast an unexpected light.

Marx a consacré une part importante de son œuvre à la dialectique entre les « relations internes » qui déterminent la dynamique du capitalisme, et la manière dont celles-ci apparaissent « à la surface » pour les agents économiques sous forme de prix et revenus nominaux. Au premier aspect correspondent les théories de la valeur, de l'explo-

* Le présent article résume un ouvrage, à paraître en sept. 1983 aux Editions F. MAS-PÉRO (La découverte) : A. LIPIETZ, *L'envol inflationniste*.

MARX(ISME) - VALEUR - PRIX - INFLATION - CRISE.
MARX(ISM) - VALUE - MONEY-PRICES - INFLATION - CRISIS.

tation, de la reproduction, etc. L'étude de ce premier aspect, sans doute le plus important, a reçu la plus grande attention. Au contraire, l'étude du passage au second aspect, semble avoir été réduite pendant bien des années à un point relativement secondaire : « le problème de la transformation des valeurs en prix ». Dans cet article, nous allons essayer de réhabiliter la dialectique, soulignée avec vigueur par Marx, entre ces deux aspects qu'il a désignés par « l'ésotérique » et « l'exotérique ».

Nous expliquerons ces deux termes (section 1), développerons la dialectique qui les implique (sections 2 et 3) et relierons les contradictions qui vont apparaître (section 4) aux problèmes actuels comme l'inflation et les crises (section 5).

I LES DEUX ASPECTS DE L'ÉCONOMIE CHEZ MARX

La distinction entre les deux niveaux et points de vue est au cœur de la critique que Marx adresse à Smith et Ricardo dans ses *Théories sur la plus-value* :

« Smith lui-même se meut avec une grande naïveté dans une contradiction permanente. D'un côté, il étudie les *rappports internes* des catégories économiques ou la *structure cachée* du système économique bourgeois. De l'autre, il situe à côté de cette analyse ces *rappports*, tels qu'ils sont donnés *en apparence* dans les *phénomènes* de la concurrence et tels qu'ils se présentent donc à l'observateur non scientifique, tout comme à quelqu'un qui est impliqué pratiquement dans le procès de la production bourgeoise et qui y trouve son intérêt. Ces deux manières de voir — dont l'une pénètre jusqu'aux *rappports internes* du système bourgeois, pour ainsi dire dans sa *physiologie*, alors que l'autre ne fait que décrire, cataloguer, raconter et systématiser, en des définitions schématisantes, ce qui apparaît *extérieurement* dans le procès vital, tel que cela se montre et *apparaît* — non seulement se développent chez Smith naïvement, parallèlement, mais s'entremêlent et se contredisent continuellement (...) » (TPV, II, p. 184).

Plus loin (p. 188), Marx désigne cette distinction entre l'étude des *rappports* « internes » et « apparents » comme celle entre les « modes d'analyse ésotérique et exotérique » : ce sera la terminologie que nous utiliserons en général dans ce texte.

Nous devons souligner ici que la distinction entre « l'interne » et « l'apparent » était parfaitement claire pour Marx. L'« interne » est l'ensemble des relations sociales objectives qui structure la vie économique (relations marchandes, salariat, lutte des classes, etc.) et qui détermine sa dynamique, c'est-à-dire ce que Marx appelle ses « tendances », « lois immanentes », etc. L'« apparent » est l'ensemble des représentations que les agents économiques créent à propos de leur propre comportement et des conditions auxquelles ils font face, mais qui sont en fait dictées par les relations internes. Un positiviste pourrait contester cette position, arguant que « la lutte des classes », « le salariat » n'ont pas plus d'existence réelle que la loi de l'Attraction Universelle et qu'ils constituent seulement des formes arbitraires de systématisation de nos perceptions. Mais si nous voulons comprendre Marx, nous devons assumer son point de vue « réaliste ».

Cette distinction est pour la science économique l'équivalent de celle qui existe entre le mouvement des corps célestes et la façon dont ils apparaissent quand nous les voyons de la surface de la Terre. Cette dernière était la base du système de Ptolémée tandis que la première inspire le point de vue copernicien. Si nous partons des observations du mouvement apparent, nous dirons que le soleil se lève et se couche et que les étoiles tournent autour de nous. En économie nous dirions que le profit est une marge ajoutée au coût des marchandises.

Comme nous le voyons, la distinction « ésotérique/exotérique » ne doit pas être confondue avec « des niveaux plus ou moins élevés d'abstraction ». Au contraire, elle leur est pour ainsi dire transversale. La complexité du mouvement apparent des corps célestes est le produit de la complexité de leur mouvement réel et concret, mais à chaque mouvement réel « isolé » (par exemple la rotation de la Terre sur son axe) correspond un mouvement simple apparent (dans ce cas le mouvement du soleil et des étoiles autour de la Terre). De la même manière la méthode marxiste « s'élève de l'abstrait au concret » en combinant des relations sociales de plus en plus complexes. Nous essaierons de suivre dans la section 2 la complexification parallèle de l'ésotérique et l'exotérique.

L'analogie a toutefois ses limites. Le système copernicien peut expliquer celui de Ptolémée et, comme nous le verrons, le mouvement réel et ses lois ésotériques chez Marx peuvent expliquer le mouvement apparent et ses connexions de surface. Inversement, le mouvement apparent ne peut pas expliquer le mouvement réel. Cependant, en astronomie, le système de Copernic a triomphé du système de Ptolémée et pris sa place. Pour Marx, bien que l'ésotérique puisse expliquer l'exotérique, ce dernier ne peut pas être réduit à une simple forme d'apparition du premier : il garde son autonomie et son efficacité propres. Dès lors, au lieu d'une opposition qui se résout en substitution, la distinction chez Marx se maintient comme dialectique.

II DE L'ÉSOTÉRIQUE A L'EXOTÉRIQUE

2.1. Les rapports sociaux essentiels du capitalisme

Pour décrire la conception marxiste du mode de production capitaliste, on peut considérer celui-ci comme la conjonction de trois rapports sociaux essentiels (1) :

- le rapport marchand,
- la propriété économique,
- et la dépossession.

Dans cette sous-section, nous allons brièvement décrire l'essence de ces rapports, et les fétichismes qu'ils engendrent.

2.1.1. La production marchande

• *Le point de vue ésotérique.* Dans une économie marchande, le travail social se présente comme une somme de travaux privés, engagés indépendamment les uns des autres. Les unités de production privées socialisent leurs produits en les échangeant selon des rapports de valeur, basés sur la part du travail social alloué à la production des diverses marchandises. A travers ces échanges, les dépenses de travail privé sont, d'une part, *socialement validées* (c'est-à-dire reconnues comme nécessaires à la société), et d'autre part, offrent un droit d'accès aux produits des autres unités (2).

• *Le point de vue exotérique.* Ce droit sur une quantité de travail social prend la forme d'une valeur inhérente au produit. Pour prendre l'exemple de Marx, ce qui est perçu, ce n'est pas qu'il a fallu que les uns produisent un vêtement pendant que d'autres produisaient 10 mètres de coton, mais simplement « 10 m de coton = 1 vêtement ». Dans un second temps, une fois que la monnaie (l'équivalent général) est introduite, le rapport entre les marchandises elles-mêmes disparaît, et il est remplacé par l'idée que chaque marchandise possède une valeur exprimée par un prix, indépendamment des autres marchandises. Maintenant : « 1 m de coton = 1 £, 1 vêtement = 10 £ ». Pourtant, à ce stade, la valeur met en rapport toutes les marchandises à un moment donné du temps, et les consacre, de travaux privés, en produits sociaux.

(1) V. par exemple la première partie de LIPIETZ (1979A), qui reconstruit les structures et les tendances du capitalisme à partir de ces trois contradictions.

(2) Ceci est développé dans la première section du livre I du *Capital* qui contient de nombreuses analogies physiques.

2.1.2. Propriété économique et salariat

• *Le point de vue ésotérique.* Ce rapport, caractéristique du capitalisme, est basé sur la séparation du producteur direct de ses moyens de production, qui sont monopolisés par les capitalistes. Cette séparation se manifeste directement dans la partition de la valeur entre C (valeur des moyens de production consommés) et VA (valeur ajoutée). De plus, la capacité de travail des producteurs doit être vendue aux capitalistes moyennant, pour les travailleurs, la récupération de seulement une partie de VA : V, la valeur de la force de travail, tandis que le reste S (plus-value) revient à l'ensemble de la classe possédante. Le taux d'exploitation $e = S/V$ reflète le rapport de force historiquement déterminé entre ces deux classes.

• *Le point de vue exotérique.* Ce rapport, et ses conséquences sur la partition de la valeur, vont engendrer toute une nouvelle série de fétichismes. D'abord, au lieu de considérer le salaire comme une portion de la valeur ajoutée qui revient aux travailleurs, se développe l'idée que « le travail » a un prix, qui est payé. S'il en est ainsi, alors la plus-value doit avoir une origine différente : l'initiative des capitalistes, la productivité des moyens de production, etc.

Mais aussi un fétichisme plus complexe se développe autour de la notion de valeur. Le circuit du capital, A-M-A' (argent-marchandise-argent) décrit une masse de valeur qui s'autodéveloppe au cours du temps. Ce mouvement, que Marx appelle « valeur en procès » ou « autonome » (3), confère à la valeur l'apparence d'un esprit aux corps multiples qui grossit en se métamorphosant d'une marchandise à la suivante. Une telle apparence va produire une transformation totale de la loi de la valeur. Tandis que la valeur relie toutes les marchandises les unes aux autres à un moment donné du temps, les valeurs en procès se comparent à elles-mêmes à des moments différents du temps, comme des masses de valeur, indépendantes des autres valeurs en procès.

Ainsi, « valeur » et « valeurs en procès » sont deux phénomènes différents : le premier est social et synchronique, le second est individuel et diachronique. Le premier est comme une carte de la division du travail dans la société sous la forme de relations quantitatives entre les produits. Le second nous montre des valeurs qui croissent, stagnent ou se perdent.

(3) Le fétichisme des « valeurs en procès » est présenté par MARX dans le chapitre 4 du *Capital*, livre I, comme une introduction à la seconde section du livre, qui traite précisément de la seconde relation : la propriété économique et le travail salarié. La plupart des marxistes semblent avoir considéré ces « valeurs en procès » comme une expression rhétorique ou un procédé pédagogique. Pourtant, MARX a défendu avec force contre BAILEY, l'idée que les « valeurs en procès » finissent par conquérir leur indépendance par rapport au fétichisme de la « valeur » sur lequel elles sont basées. (V. TSV, III, p. 155). Il est possible de construire une théorie de la monnaie de crédit (opposée à la théorie marxienne de la monnaie-or) sur l'existence autonome des « valeurs en procès » (V. LIPIETZ (1980A)).

2.1.3. Dépossession

• *Le point de vue ésotérique.* La troisième relation fondamentale, que Bettelheim (1970) désigne par « possession », renvoie à la capacité de mettre en œuvre les forces productives au cours du procès de travail (4). A travers l'expropriation du savoir-faire ouvrier et la mécanisation, se développe la séparation entre producteurs directs et moyens de production, la valeur unitaire des marchandises diminue tendanciellement, la plus-value relative tend à croître ainsi que la composition organique du capital.

• *Le point de vue exotérique.* Ce processus engendre, à la surface de la société capitaliste, des mouvements apparents très variés : la croissance du savoir social, quand elle est incorporée dans les moyens de production à travers les transformations et le développement du machinisme imposé aux producteurs dépossédés n'apparaît pas comme telle, mais, au contraire, comme la croissance de la « productivité du capital », nouveau fétichisme du monde des apparences.

2.2. Premier abord au « monde enchanté »

Nous arrivons ainsi à un premier niveau, auquel les relations capitalistes fondamentales apparaissent comme fétichisées en un ensemble de connexions de surface. Au lieu que la valeur soit créée dans le procès de travail et divisée entre les classes sociales, le prix apparaît comme la somme de composantes qui obéissent chacune à différentes lois indépendantes.

Tout d'abord, l'extériorisation de la seconde relation engendre le fétichisme du salaire ou « prix du travail ». Au lieu de « la valeur de la force de travail », qui est une fraction déterminée de la valeur ajoutée par le travail quotidien :

$$V = \frac{1}{1+e} VA$$

(où e , le taux de plus-value, est une fonction du niveau de vie des travailleurs et de la longueur et de l'intensité de la journée de travail), nous arrivons au « prix du travail », qui est le produit de la quantité de main-d'œuvre engagée, \bar{L} , par un certain taux de salaire, w , lui-même fonction du « coût de la vie », p ,

$$\bar{V} = w(p) \bar{L}.$$

(Nous surlignons les quantités qui apparaissent dans le « royaume enchanté » des relations exotériques.)

(4) Ces considérations sont l'objet des analyses du chapitre sur « le Machinisme et l'industrie moderne » (chap. 15) du volume I du *Capital* et du chapitre sur l'automatisation dans les *Grundrisse*. Depuis les années 60, une abondante littérature a fleuri sur ces questions. (BRAVERMAN aux États-Unis, CORIAT et MAGALINE en France, PANZIERI, TRONTI et NEGRI en Italie). Pour une présentation de ces travaux, V. LIPIETZ (1979A).

Par ailleurs, les fétichismes de la seconde et de la troisième relation du mode de production capitaliste font apparaître la plus-value comme reliée non à la valeur de la force de travail mais au contraire à la quantité de « valeur en procès » \bar{K} , et à la durée de son engagement Δt , moyennant un taux de profit annuel ρ .

Au lieu de :

$$S = eV$$

nous avons :

$$\bar{S} = \rho \Delta t \bar{K}.$$

Maintenant, la seconde et la troisième relation vont interagir avec la première : les rapports d'échange ne seront plus simplement réglés par le travail dépensé, mais, à la place, par le travail engagé par le capital, la norme étant l'égalité des taux de profit entre les différentes sphères. Ainsi, le fait que les marchandises ne soient pas échangées comme des marchandises « tout court » mais comme des « produits du capital » (K. L. III, t. VI, p. 191) implique une transformation des rapports des valeurs d'échange : le soleil continue à se lever et à se coucher, mais il se lèvera plus haut en été qu'en hiver. Les différents mouvements se combinent pour engendrer un mouvement apparent unique : la formation des prix de production.

Nous en arrivons à un stade où au lieu de :

$$\text{valeur d'échange} \approx \text{travail incorporé}$$

nous avons

$$\bar{P} \approx (1 + \rho \Delta t) [\bar{C} + \bar{V}]$$

(\approx : proportionnel à).

Nous reconnaissons ici la formule largement popularisée par les débats sur « le problème de la transformation », qui est précisément le problème du passage de l'ésotérique à l'exotérique, que Ricardo, selon Marx, a escamoté en « voulant produire la science avant la science » (5). En tout cas, il est aisé de rétablir la relation entre le système des valeurs et celui des prix : il suffit de s'attaquer au fétichisme du « prix du travail » (6). De plus, quelles que soient les altérations de la loi de la valeur dues à l'égalisation (ou même à la non-égalité) des taux de profit, ou à la présence ou l'absence de rente, etc., il y a

(5) Lettres de MARX à KUGELMAN, 11 juill. 1868.

(6) Voir LIPIETZ (1979B). Il suffit d'expliciter le tenseur qui transforme linéairement la quantité de travail incorporé (qui apparaît dans le système des valeurs) en quantité de travail commandé (dans le système des prix de production). L'existence de ce tenseur est supposé implicitement par les économistes du XX^e siècle quand ils traitent algébriquement du problème de la transformation. Dès lors, ils mélangent deux plans différents. Pourtant Marx avait critiqué A. SMITH (dans le chapitre III, vol. I des *Théories de la plus-value*) pour avoir oublié cette distinction comme un nouvel exemple de sa confusion entre l'ésotérique et l'exotérique.

des limites à ces altérations : ce sont de vraies marchandises qui sont produites et échangées, et par conséquent, la somme de leurs prix, contre-partie des revenus correspondant à leur vente, peut les acheter elles et seulement elles. Marx en déduit que quelques relations ésotériques devaient limiter comme une contrainte la formation des prix : la somme des valeurs doit rester égale à celle des prix et la somme des profits et des rentes à celle des plus-values (à un coefficient près, dépendant de la valeur représentée par le numéraire). Les débats actuels ont corrigé les erreurs de cette formulation (7), mais les conditions ésotériques apparaissent toujours comme des contraintes sur les exigences exotériques.

2.3. D'autres rapports sociaux entrent en jeu

Les trois rapports sociaux fondamentaux n'épuisent pas la réalité de la société capitaliste. D'autres doivent être pris en considération et leur présence va étendre encore plus la représentation fétichisée de la société et accroître la distance entre le mouvement réel et sa perception. En particulier, le cycle de reproduction du capital, $A - P.M - A'$, permet la progressive spécialisation de capitaux individuels qui vont prendre en charge seulement des portions de ce processus : ainsi apparaissent le capital commercial et le capital bancaire. Ces capitaux exigent une rémunération (la marge, l'intérêt) qui semblent s'ajouter au coût, de même d'ailleurs que les salaires des cadres et des travailleurs improductifs, qui sont en fait prélevés sur la plus-value, comme le sont par ailleurs les rentes (8) et les impôts.

III

« LE MONDE ENCHANTÉ »

Dans la section précédente nous avons exposé la manière dont les relations internes engendrent les connexions de surface, ou comment l'ésotérique crée l'exotérique, ou encore comment Copernic peut expliquer Ptolémée. Toutefois, nous n'avons pas discuté des raisons pour lesquelles, par opposition à l'astronomie, nous ne pouvons pas simplement réduire le mouvement apparent à un produit du mouvement

(7) Les paradoxes apparents de la solution standard (SETON-OKISHIO-MORISHIMA) ont été dissipés dans LIPIETZ (1979B). Tout dépend de la définition qui est adoptée pour la valeur de la force de travail. Si c'est la « valeur des marchandises achetées par le salaire », alors la valeur des marchandises achetées par les profits est égale à la plus-value. Si, au contraire, nous prenons comme valeur de la force de travail la partie de la valeur ajoutée qui est rétrocédée aux salariés, alors la somme des profits est égale à la somme des plus-values. (Ces sommes ne concernent que le produit net). Ce dernier théorème a été étendu au cas de capital fixe et de rente dans LIPIETZ (1979C).

(8) Sur la théorie de la rente, V. LIPIETZ (1974), HAUSMANN (1981).

réel. De plus, nous n'avons pas étudié la fonction et les effets de ce « monde enchanté » (K, L. III, t. VIII, p. 207) dans le fonctionnement du capitalisme. C'est ce que nous allons faire maintenant.

3.1. Lois et fétichismes

L'étude conceptuelle des modes de production, et du capitalisme en particulier, mobilise, chez Marx, trois types de lois différentes. D'abord *les lois immanentes* décrivent les *tendances* générales du système en tant qu'elles résultent de sa structure. Ainsi, nous avons : la tendance à l'égalisation des taux de profit, à la hausse de la composition organique, etc. Ces lois expriment les relations internes et nécessaires entre les différents éléments mis en scène par les rapports essentiels du mode de production, délimitant les impératifs de la reproduction de ces rapports. Mais, puisque ces rapports sont dialectiques, c'est-à-dire qu'ils impliquent unité et lutte, leur reproduction ne peut se maintenir qu'à travers « une lutte qui reproduise l'unité », comme « une unité qui s'impose par la lutte » (9). Dans le rapport marchand, la lutte est représentée par la concurrence : « la concurrence impose les lois immanentes de la production capitaliste comme lois coercitives externes à chaque capitaliste individuel » (K, L. I, t. III, p. 32).

Nous rencontrons ici le second type de lois : *les lois coercitives* qui agissent comme des forces qui s'imposent sur les différents agents, les obligeant à jouer un certain rôle dans la structure (10). Dans le livre I du *Capital*, Marx s'en tient à ce niveau d'analyse. La loi de la valeur s'impose de l'extérieur sur les agents privés comme :

« une nécessité fatale, cachée, muette, saisissable seulement dans les variations *barométriques* des prix du marché, s'imposant et dominant par des catastrophes l'arbitraire déréglé des producteurs marchands » (K, L. I, chap. 14. Nous soulignons).

L'image est celle d'un équilibre instable, incessamment brisé et rétabli par des forces mécaniques qui agissent indépendamment de la volonté des agents. Un nuage n'a besoin ni de volonté, ni de conscience pour obéir aux variations barométriques.

Si nous en restions à ce niveau, nous pourrions encore réduire l'exotérique à l'ésotérique. Mais, dans le livre III du *Capital*, Marx, qui essaie de développer une compréhension du « procès de la pro-

(9) V. l'avant-propos dans LIPIETZ (1979A) pour une discussion sur la dialectique unité/lutte chez MARX.

(10) On peut dire de MARX qu'il a pris en compte les deux approches que les physiciens de son temps avaient développées. Les lois immanentes correspondent à la représentation lagrangienne dans laquelle un système (comme le système solaire) est considéré comme évoluant vers la maximisation ou la minimisation d'une certaine fonction. Les lois coercitives correspondent à la représentation newtonienne qui voit le mouvement des corps célestes affecté par une force qui les oblige à se mouvoir sur les orbites elliptiques.

duction capitaliste comme un tout», doit étudier avec plus de soin la manière dont les capitalistes réallouent leur autofinancement brut dans une sphère ou une autre de la production ou de la circulation. Pour comprendre ce processus, il introduit un troisième niveau : celui des *mobiles* (11).

Si les différents agents individuels réagissent aux lois coercitives, c'est parce qu'ils poursuivent certains buts :

« Aussitôt que la production capitaliste a atteint un certain degré de développement, l'égalisation entre les différents taux de profit des sphères isolées et l'établissement consécutif d'un taux moyen de profit *ne s'accomplissent nullement par le simple jeu d'attraction et de répulsion* au cours duquel les prix de marché attirent ou repoussent du capital. Après que les prix moyens et les prix de marché correspondants se soient consolidés pendant un certain temps, les capitalistes individuels *prennent conscience* qu'au cours de cette uniformisation, *certaines différences* se compensent et ils ne tardent pas à les *inclure dans leurs comptes* réciproques. Dans l'esprit des capitalistes, ces différences existent ; ils en tiennent compte dans leurs raisons de compensation. » (K, L. III, t. IV, p. 223. Nous soulignons).

Ici, Marx renie donc le modèle mécaniste des « forces barométriques » aussi bien, d'ailleurs, que le mythe walrasien du tâtonnement. Remarquons que les calculs des capitalistes et la représentation consciente sur laquelle ils sont basés dérivent exclusivement du mouvement apparent de l'exotérique, c'est-à-dire, comme nous le savons, de quelque chose de très différent des relations ésotériques.

On peut donc dire que le système des connexions de surface acquiert une certaine autonomie et consistance, pas seulement parce que c'est la forme dans laquelle les relations internes apparaissent pour les agents individuels, mais aussi parce que ces relations internes sont effectivement reproduites à travers le comportement et les mobiles de ces agents privés.

3.2. Connexions de surface et revenus

La distinction entre les lois économiques relatives aux relations ésotériques ou aux connexions exotériques a semé la confusion chez les économistes depuis le temps d'A. Smith. Dans les *Théories sur la Plus-Value*, Marx étudie ces problèmes de façon approfondie. Il est

(11) En fait, MARX avait déjà annoncé l'emploi ultérieur de cette catégorie dans son analyse du vol. I :

« Nous n'avons pas à examiner ici comment les *tendances immanentes* de la production capitaliste se réfléchissent dans le mouvement des capitaux individuels, se font valoir comme *lois coercitives de la concurrence* et par cela même s'imposent aux capitalistes comme *mobiles* de leurs opérations. » (K, L. I, t. II, p. 10. Nous soulignons).

alors capable de distinguer chez Smith, et même chez Ricardo, deux théories de la valeur :

- la théorie de la valeur travail,
- la théorie de la formule trinitaire : somme des salaires, des profits (ou intérêts) et des rentes.

Dans le volume III du *Capital*, Marx raille cette « formule trinitaire » qui forme la valeur en ajoutant des termes aussi disparates que « les honoraires de notaire, des betteraves et la musique » (K, t. VIII, p. 193). Mais en fait, cette formule :

$$\overline{VA} = w\overline{L} + r\overline{K} + r\overline{G}$$

était ce que l'économie exotérique pouvait faire de mieux à l'époque. Puisque chaque forme de revenu suit une loi différente et initialement autonome, la seule règle que l'on pouvait énoncer était que les prix se déterminent comme la somme des revenus. Ultérieurement, les économistes ont essayé de décrire les lois qui règlent ces formations autonomes de revenus. Mais la « synthèse néo-classique » qui identifie « le revenu des facteurs » à leur « productivité marginale » s'est effondrée à la suite des polémiques cambridgiennes (Harcourt (1969)). Nous verrons cependant qu'il n'est pas sans intérêt d'essayer de construire une théorie des prix nominaux basée sur l'addition de leurs composants.

L'économie ésotérique, qui dit exactement le contraire — que les revenus sont des parties de la valeur produite par les travailleurs — opère à un niveau si agrégé qu'aucun agent individuel ne peut se l'approprier comme une représentation du mouvement réel. Dès lors, l'autonomie des différentes sources du revenu, vues de la surface, crée l'illusion que les prix sont la somme des revenus et qu'en conséquence les classes ne sont pas en conflit :

« [Car dans la formule] terre-rente, capital-intérêt, travail-salaire du travail, les différentes formes de la plus-value et les figures de la production capitaliste se font face, non de manière aliénée, mais étrangères et indifférentes les unes aux autres, simplement différentes, *sans contradiction*. » (K, L. III, p. 248).

De plus, ces coûts ne sont pas seulement des données pour le calcul, mais ils représentent des *paiements* qui doivent effectivement avoir lieu, ils ne sont pas simplement des aspects de la circulation, ils sont *en fait*, pour le capitaliste, les conditions de la production.

Ainsi, la formation des prix comme « somme des éléments constituants » n'est pas seulement une règle de comptabilité d'entreprise, mais aussi une force coercitive dans la « vie quotidienne » du capitaliste, et elle s'impose elle-même avec d'autant plus de force que sont grandes les fractions de la valeur ajoutée qui ont été « prévalidées », avancées sous forme de salaire, rente, impôt, etc., avant la vente effective de la marchandise.

« De parts dans lesquelles la valeur peut être analysée, elles se muent en éléments indépendants qui la *constituent*, en ses *éléments constitutifs*. Elles le sont pour le prix de marché. Elles deviennent vraiment des éléments constitutifs de ce dernier. La manière dont cette indépendance apparente, en tant que condition du procès, est réglée à son tour par la loi interne, ce qui fait que ces éléments ne sont indépendants qu'en *apparence*, cela ne se manifeste à aucun moment du procès de production et n'agit pas non plus comme mobile déterminant, conscient. C'est juste le contraire. La très haute *consistance* que peut acquérir ce phénomène qui fait apparaître le résultat en tant que conditions indépendantes est donnée dès lors que des *portions de la plus-value* entrent dans le prix — en tant que *prix de conditions de production*. » (TPV, L. III, p. 600. Nous soulignons).

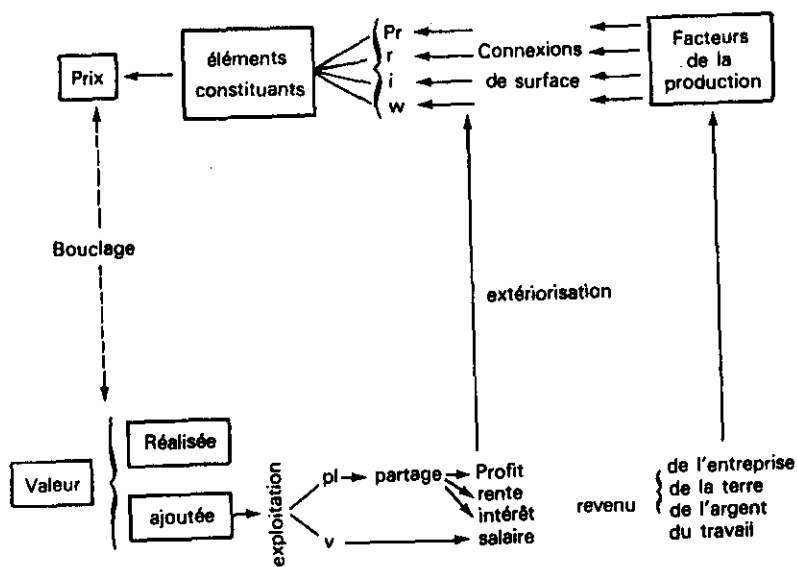
Cette remarque est évidemment valable pour la grande masse des salaires payés aux employés improductifs, et même pour le mark-up de l'entreprise, pour autant que le capitaliste prétend à l'appropriation du profit moyen et a les moyens d'imposer cette « condition ». A quel point cette « ossification » du profit d'entreprise en marge administrée s'impose-t-elle avec la rigidité d'une taxe ? C'est une question sur laquelle nous allons revenir. Ce qui est extraordinaire à propos de ce passage, c'est qu'il affirme qu'en un certain sens, les lois exotériques, celles sur lesquelles est fondée l'économie « vulgaire », *constituent effectivement* les prix. Évidemment cela paraît contredire la primauté que Marx attribue aux relations internes, et pose le problème du *couplage* que nous allons maintenant étudier.

IV ÉSOTÉRIQUE CONTRE EXOTÉRIQUE : LES CONTRADICTIONS

Jusqu'ici nous avons décrit une boucle ouverte. Partis de l'éso-térique, nous avons cheminé jusqu'à l'exotérique et étudié quelques-unes de ses propriétés, notamment son apparente autonomie. Nous devons maintenant essayer de fermer la boucle, c'est-à-dire de rendre l'exotérique compatible avec sa base. Les transformations que nous avons étudiées sont représentées figure 1.

Les différentes médiations discutées dans les deux précédentes sections engendrent dans le royaume de l'exotérique un système de prix réglé par différentes connexions de surface, chacune avec son autonomie. Dès lors, il n'est pas garanti que ce système de prix soit consistant avec la production de valeurs qu'il doit réallouer. De plus, l'évolution du système de prix peut ne pas suivre les mêmes ten-

FIGURE 1. La constitution de l'économie exotérique



dances que celui des valeurs, donc il doit y avoir un processus de couplage à travers lequel ces deux systèmes restent compatibles entre eux.

C'est précisément ce couplage, en tant que processus socio-économique, dont il est fait abstraction dans l'économie exotérique et ses formulations néo-classiques. Mais il est tout autant oublié par les marxistes, qui ne donnent pas aux relations de surface l'importance qu'elles méritent. C'est d'autant plus dommage que ce n'est qu'à ce niveau que l'on peut développer une théorie des crises. Les connexions internes et les lois immanentes expriment seulement l'unité de la structure capitaliste, c'est-à-dire sa reproduction. C'est dans la tension entre ce que le capitalisme exige de ses agents pour sa reproduction, d'une part, et la manière à travers laquelle il les induit à agir en tant que support des relations sociales, d'autre part, que surgissent les crises.

Plus précisément, pour autant que le comportement des agents appartient au « monde enchanté » du fétichisme, tandis que la compatibilité de leurs actes avec la reproduction des rapports capitalistes est régie par les lois internes du mode de production, c'est dans la relation contradictoire entre l'ésotérique et l'exotérique que les déterminants de la crise vont se manifester.

Mais une contradiction implique à la fois « unité » et « lutte » entre ses deux moments. Quand l'unité domine, la reproduction se déroule sans problème majeur. Quand les divergences entre l'ésotérique et

l'exotérique commencent à s'accumuler, c'est la crise qui doit finalement soit rétablir violemment l'unité (12), soit pousser à une transformation du système des relations.

4.1. De l'identité à la divergence

Après avoir discuté de la consistance de l'exotérique dans le passage sur « Les revenus et leur source, l'économie vulgaire », Marx poursuit :

« Supposons que le procès de production se répète constamment dans les mêmes conditions, ce qui pré-suppose une productivité inchangée du travail, ou du moins que les variations de la productivité n'altèrent pas les rapports des agents de la production. Il est vrai que dans ce cas *il ne serait pas exact, du point de vue théorique, de dire que les différentes parties de la valeur déterminent la valeur ou le prix du tout, mais il serait pratique et juste de dire qu'elles la constituent, pour autant que par constituer l'on entende la formation du tout par addition des parties.* » (TPV, t. III, p. 607-608. Nous soulignons).

Récapitulons ce que nous livre ce passage, aussi caractéristique de la double économie politique de Marx que de son épistémologie. Si toutes les normes de production restent stables, y compris les normes d'exploitation (productivité, longueur et intensité de la journée de travail, valeur de la force de travail), alors les deux systèmes, l'ésotérique (le système des valeurs) et l'exotérique (celui des prix et des revenus) sont également consistants et peuvent être dérivés l'un de l'autre. Ils possèdent la même légitimité (13). Tous les deux rendent compte de la même donnée : la « vie quotidienne ». Marx dit seulement que le premier est « théoriquement exact » tandis que le second est « pratique et juste ». Cette propriété de « consistance relative » (au sens des logiciens) reste valable même quand le système des valeurs se transforme, pourvu qu'il le fasse sans « torsion ». En d'autres termes, l'exotérique est à l'ésotérique comme une carte applicable à la surface qu'elle décrit, comme dans le cas du plan ou même du cylindre (14).

(12) « C'est justement dans la *crise* que leur unité se manifeste, l'unité des différents éléments. L'autonomie qu'acquiert l'un vis-à-vis de l'autre les deux moments qui vont ensemble et qui se complètent, les uns par rapport aux autres, est violemment anéantie. La crise manifeste donc l'unité des moments promus à l'autonomie les uns par rapport aux autres. Il n'y aurait pas de crise sans cette unité interne d'éléments en apparence indifférents les uns par rapport aux autres. » (TPV, II, p. 597).

(13) La chose étonne encore, un siècle plus tard, P.A. SAMUELSON (1967) lorsqu'il s'aperçoit que le système des prix est totalement consistant et indépendant de celui des valeurs.

(14) L'image de la surface et de sa carte est empruntée à A. EINSTEIN (1956). Un exemple de carte qui n'est pas applicable à sa surface est celui de la sphère où déformations et torsions sont inévitables. Ces problèmes sont la matière de la géométrie différentielle. Toute formalisation correcte des relations entre l'ésotérique et l'exotérique devrait utiliser cette théorie (et son extension, la Théorie des catastrophes).

Mais Marx continue :

« Cette uniformité ou encore cette égalité de la reproduction — la répétition de la reproduction dans les mêmes conditions — n'a pas lieu. La productivité se modifie et elle modifie les conditions. Les conditions de leur côté, modifient la productivité. Mais les écarts se manifestent soit par des oscillations superficielles qui se compensent à bref délai, soit par *une accumulation progressive de divergences* qui, ou bien conduisent à une crise, à un retour violent, apparent aux anciens rapports, ou sont reconnus, mais très lentement, comme un changement des conditions et finissent par s'imposer. » (TSV, III, p. 608. Nous soulignons).

Ainsi, dès que l'on considère le fonctionnement réel du capitalisme, avec ses transformations permanentes dans les conditions de production et par conséquent dans le système des valeurs, la possibilité d'une « accumulation de divergences » entre valeur et prix se développe, comme si les valeurs en procès régies par les relations exotériques, à la manière de ces personnages de dessin animé, avaient continué sur leur lancée, tandis que le terrain sur lequel elles étaient basées se dérobait. Tôt ou tard une adaptation doit avoir lieu.

Supposons par exemple que, dans le modèle simplifié présenté en 2.2, capitalistes et salariés soient capables d'imposer les connexions externes suivantes :

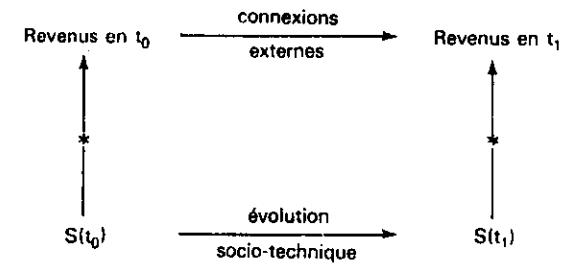
- les salariés imposent des salaires qui maintiennent leur pouvoir d'achat;
- les capitalistes imposent sur leur prix de revient une marge fixe leur assurant un taux de profit nominal jugé normal.

Tant que ce taux nominal coïncide avec celui qui résulte de la « transformation des valeurs en prix de production » à partir de la structure interne $S(t)$ (conditions socio-techniques de production, salaire réel), production en valeur et revenus nominaux évoluent de conserve. Si en revanche (par suite, par exemple, d'une élévation de la composition organique du capital) le taux de profit déduit de la transformation varie entre t_0 et t_1 , alors que les revenus nominaux évoluent selon des connexions externes (et notamment un « mark-up » inchangées, alors le diagramme de la figure 2 (où la transformation est notée *) ne commute plus :

Mais ce qui empêche l'adaptation continue du système des valeurs et des prix; ce qui consolide par conséquent l'accumulation des divergences, c'est le fait que les prix sont formés en ajoutant et en distribuant des revenus pré-validés, c'est-à-dire des revenus correspondant à des valeurs qui ne sont pas encore socialement validées. Plus grande est la proportion de revenus pré-validés, plus grande est la rigidité à l'adaptation.

« Sous la forme de l'intérêt et de la rente où la plus-value est anticipée, on présuppose que le caractère *général* de la repro-

FIGURE 2. La divergence ésotérique/exotérique



duction reste le même. Et c'est le cas aussi longtemps que dure le mode de production capitaliste. Deuxièmement, on présuppose même, ce qui est *plus ou moins* le cas, que pour un certain temps, les *rapports déterminés* de ce mode de production restent les mêmes. Ainsi le résultat de la production se fixe comme une *condition stable et donc présupposée de celle-ci* et plus précisément comme *propriété stable des conditions de production objectives*. Ce sont les crises qui mettent un terme à cette apparence d'*autonomie* des différents éléments en quoi se résout constamment le procès de production et qu'il réengendre constamment. » (*Ibid.*).

L'égalité (à la valeur représentée par le numéraire près) entre valeur ajoutée et revenus nominaux est de moins en moins respectée à la veille de la crise. Formellement, cette égalité peut être rétablie de manières très différentes :

- soit la production n'est pas complètement validée, et alors les deux membres de l'inéquation sont égalisés par en bas,
- soit taux de salaire et taux de profit nominaux sont modifiés,
- soit c'est la valeur représentée par le numéraire qui est modifiée, c'est-à-dire que le niveau des prix se modifie par rapport au système des valeurs (soulignons que nous traitons ici du niveau général des prix et non pas du mouvement des prix individuels qui est l'objet de la théorie marxiste des prix de marché).

En tout cas, c'est la crise qui va finalement régler la question de la validation sociale des revenus pré-validés, et des engagements privés de travail sur lesquels ils sont basés. Toutefois, comme nous le verrons, la façon dont les crises vont réaliser cela, ou, ce qui est équivalent, la manière dont vont se réadapter le système des valeurs et celui des prix, n'est pas unique. Elle dépend des processus concrets à travers lesquels la contrainte de validation sociale se manifeste car, bien que les relations fondamentales du capitalisme n'aient pas changé depuis ses origines, son mode de fonctionnement, de « régulation », a été considérablement modifié avec la concentration et la centralisation du capital, la contractualisation du rapport salarial, le changement dans le rôle de l'état, dans la nature de la monnaie, etc.

4.2. La contrainte de validation

Historiquement, Marx posait ainsi la question : qu'est-ce qui empêche réellement les capitalistes de valider n'importe quel taux arbitraire de rente ou de profit quand sont donnés les salaires réels ? Il imaginait deux réponses, deux types de contraintes (K, vol. III, chap. 50) : une qui est encore valable et l'autre qui ne l'est plus.

La seconde est la « contrainte monétaire au sens strict ». Le système des prix de production est en effet naturellement bouclé sur une marchandise, l'or, dont le « prix » reste invariablement égal à 1. En régime de monnaie-or, et pour autant que le prix relatif de l'or est déterminé par ses conditions de production, le prix en or des autres marchandises ne peut qu'osciller autour de leur prix de production relatif à l'or, selon les conditions du marché (15). En période d'expansion, tous les prix-or peuvent s'élever (car la « vraie monnaie », inconditionnellement validée, n'est pas recherchée), mais ils s'effondrent dans le « krach ». La contradiction entre valeur et revenus est tranchée lors de la transformation des marchandises en argent M-A.

Mais le développement de l'accumulation intensive, des régimes de reproduction élargie basés sur la révolution du procès de travail et une croissance spectaculaire de la productivité, exigent, comme nous le verrons plus loin, un système stable et souple de pré-validation (16). La consolidation des relations exotériques, elle-même conséquence de la pré-validation de presque tous les revenus (y compris de salaires et de profits d'entreprise croissant constamment), crée les conditions objectives pour une transformation institutionnelle de la monnaie. En particulier, au lieu de définir 300 £ comme x grammes d'or, ou comme le prix des marchandises qui constituent la consommation normale d'un ouvrier pendant un mois, on définira 300 £ comme le revenu mensuel d'un travailleur de telle qualification, ou, encore mieux comme la croissance annuelle normale d'un capital de 3 000 £. C'est à travers la stabilité de ces connexions externes que la définition de la monnaie a pu être transformée.

Nous pouvons dire que cette transformation consiste essentiellement à faire de la monnaie l'équivalent général des valeurs en procès, au lieu des valeurs cristallisées dans les marchandises. Par exemple, la force de travail qui passe nécessairement à travers les formes « salaires/panier de la ménagère/force de travail/salaire », etc., est une valeur en procès

(15) « Le rapport d'échange peut exprimer ou la valeur même de la marchandise, ou le plus ou le moins que son aliénation, dans des circonstances données, rapporte accidentellement. Il est donc possible qu'il y ait un écart, une différence quantitative entre le prix d'une marchandise et sa grandeur de valeur, et cette possibilité git dans la forme prix elle-même. C'est une ambiguïté qui, au lieu de constituer un défaut, est au contraire une des beautés de cette forme, parce qu'elle l'adapte à un système de production où la règle ne se fait loi que par le jeu aveugle des irrégularités qui, en moyenne, se compensent, se paralysent et se détruisent mutuellement. » (K, L. I, chap. III).

(16) V. LIPIETZ (1979A).

dont l'existence continue est anticipée par les banques quand elles accordent un crédit à un salarié. Comme nous le voyons, l'anticipation de la stabilité (ou de la croissance stable dans le cas du capital) d'une valeur en procès est équivalente à la pré-validation des revenus qui échoient à son propriétaire.

La forme de monnaie cohérente avec les valeurs en procès et la prévalidation des revenus est la monnaie de crédit à cours forcé : ce n'est plus une marchandise (17).

Mais dans un régime de monnaie de crédit, les disponibilités en moyen de validation ne seront plus contraintes par un processus productif de valeurs, comme dans la production de monnaie métallique. En conséquence, la contrainte monétaire, au sens strict, qui tendait à limiter la quantité de valeurs socialement prévalidées par celle des moyens de validation effective (la monnaie) n'existera plus. Les prix nominaux vont acquérir une indépendance, limitée seulement par le taux de pseudo-validation (part des crédits « officialisés » par le réescompte) que le système monétaire dirigé par les banques centrales va accepter. Étant donné que les banques centrales « responsables » ne vont pseudo-valider que des crédits « sains », mais que ceux-ci sont déterminés par des connexions exotériques « saines », le niveau des prix, déterminés à travers quelque formule trinitaire, déterminera la masse de monnaie nécessaire à l'économie (et non pas le contraire, comme le soutiennent les monétaristes).

Nous ne plaçons pas que l'émission de monnaie de crédit soit parfaitement élastique. Mais nous voulons souligner qu'elle n'est plus limitée par une quantité physique d'or, et qu'elle n'est guère limitée par les tentatives des banques centrales de restreindre l'intensité de la pré-validation à travers la croissance du taux du marché monétaire (comme l'a montré la triste expérience des gouvernements qui ont appliqué cette politique monétariste, et ont vu néanmoins leur quantité de monnaie s'envoler). Ce que nous soutenons, c'est que le stock de monnaie obéit à des lois qui sont endogènes au système économique (voir CEPREMAP (1977), Levy-Garboua et Weymuller (1979)).

En d'autres termes, dans l'actuel système monétaire, l'autonomie des valeurs en procès s'est développée jusqu'au point où elles peuvent croître nominalement à un taux « habituel », voire un taux « sain » et peut-être à un taux « désiré », aussi longtemps que les revenus pré-validés sont pseudo-validés par le système monétaire.

Mais, si un taux d'auto-expansion des « valeurs en procès » peut toujours être réalisé nominalement, alors est-ce que le système des prix est libre ? Si tout peut être pré-validé, est-ce qu'alors tout est permis ? Ici, la théorie de Marx répond de façon clairement négative.

(17) Sur les bases théoriques d'une pure monnaie de crédit, V. LIPIETZ (1980A).

Même avec la consolidation de « l'accumulation de divergences » entre le système des valeurs et celui des valeurs en procès pré-validées puis pseudo-validées, en dépit de l'autonomie de l'exotérique, les échanges réels, c'est-à-dire les vrais échanges de marchandises à un moment donné, sont toujours réglés par la loi de la valeur. En d'autres termes, contrairement à l'impression des capitalistes industriels, marchands, banquiers, d'ajouter des marges sur des coûts pour imposer l'élargissement de leurs valeurs en procès à un certain taux nominal, les relations synchroniques et instantanées entre les prix sont toujours déterminées par les lois ésotériques.

Supposons à la limite que les entrepreneurs déterminent leur prix d'offre suivant les relations de surface existantes et parviennent à coup sûr à transformer leur marchandise en monnaie en la vendant sur le marché. Dans ce cas, si les relations de surface ne correspondent plus au système des valeurs, quand ils essayent d'acheter d'autres marchandises avec le revenu obtenu de la vente précédente, alors ils s'aperçoivent que la même somme d'argent achète maintenant moins de marchandises : *c'est l'inflation qui règle la contradiction*. Il en est de même pour les travailleurs : ce n'est plus leur salaire nominal qui varie largement avec le taux de chômage ; le problème est déplacé sur leur pouvoir d'achat réel, dans la transformation A-M, qui est le lieu où la contradiction s'exprime maintenant.

Marx était évidemment conscient de cette possibilité, même si les connexions exotériques n'avaient pas acquis de son temps l'autonomie qu'elles allaient conquérir au XX^e siècle, à l'âge de la monnaie de crédit. Anticipant les pratiques du mark-up et des salaires indexés, il écrit :

« Mettons que le taux général de profit, partant le profit moyen exprimé en valeur-argent, soit supérieur à la plus-value moyenne effective calculée d'après sa valeur-argent. Pour ce qui est des capitalistes, il est alors indifférent qu'ils se comptent réciproquement un profit de 10 ou de 15 %. L'un de ces pourcentages ne correspond pas à une plus grande valeur-marchandise réelle que l'autre, parce que l'expression monétaire est exagérée de part et d'autre. Nous avons supposé que les ouvriers reçoivent leur salaire normal ; l'augmentation du profit moyen n'exprime donc pas une retenue réelle sur le salaire, c'est-à-dire qu'elle est bien différente de la plus-value normale du capitaliste. Or, pour ce qui est des ouvriers, la hausse des prix des marchandises résultant de l'augmentation du profit moyen doit correspondre à un accroissement de l'expression monétaire du capital variable. En réalité, cette hausse nominale générale du taux de profit et du profit moyen — qui le rend supérieur au taux résultant de la division de la plus-value réelle par le capital total avancé — ne peut avoir lieu sans entraîner une augmentation du salaire ainsi qu'une hausse

des prix des marchandises constituant le capital constant. » (K, L. III, t. VI, p. 195).

Mais, bien sûr, Marx ne pensait pas que cette spirale inflationniste des profits, des prix et des salaires pourrait se soutenir longtemps : la contrainte imposée par la monnaie-or ne l'aurait pas permis. Il avait pourtant découvert deux des principales forces derrière l'inflation contemporaine. Toutefois, ces forces ne seront capables de produire tous leurs effets qu'avec le développement de la condition permissive : la monnaie de crédit.

Ainsi, les connexions exotériques apparemment autonomes de la « vie quotidienne » ne peuvent se libérer entièrement du mouvement réel sur lequel elles sont basées. « L'accumulation des divergences » entre le système des valeurs et celui des prix doit se manifester et se résoudre d'une façon ou d'une autre. La place exacte où cela survient, que ce soit dans la vente M-A ou dans l'achat A-M, dépend de la forme particulière de couplage entre l'ésotérique et l'exotérique : et cela dépend de ce que nous appelons *le mode de régulation*.

4.3. La régulation

La transformation dans la dynamique de l'adaptation entre le système des prix et celui des valeurs, que nous avons jusqu'ici rapportée au changement dans le système monétaire, ne trouve pas en fait sa logique dans le choix arbitraire d'un système institutionnel monétaire plutôt que d'un autre, mais bien plutôt dans la transformation d'aspects essentiels du capitalisme : son régime d'accumulation, et le mode de « régulation » qui lui est associé. Qu'entendons-nous par « régulation » ?

Dans les années 60, les marxistes avaient apporté une grande attention au concept de *reproduction*, c'est-à-dire au processus stroboscopique de reconstitution permanent de la structure d'une économie capitaliste, à travers son fonctionnement normal, et en dépit de ses contradictions internes. Ainsi, la contradiction sociale/privée se résout-elle à travers la concurrence par l'opération de la loi de la valeur (éventuellement transformée), la contradiction salariat/capitaliste se résout à travers la lutte des classes par la détermination d'un taux de salaire et d'un taux d'exploitation. Les fameux « schémas de reproduction » montrent sur le papier la possibilité d'un équilibre permanent de la demande et de l'offre de la part des différentes classes et des différentes sections productives (voir Lipietz [1979a et c]).

Mais cet équilibre n'est qu'un résultat « *ex post* » :

« Cette tendance constante des diverses sphères de la production à s'équilibrer n'est qu'une réaction contre la destruction continue de cet équilibre. » (K, L. I, chap. XIV).

En d'autres termes, même si l'économiste peut montrer, à chaque instant, qu'il existe une allocation correcte du travail social entre les branches, le capitaliste ignore complètement si l'offre qu'il apporte sur le marché va rencontrer une demande, étant donné que, en dépit des « bavardages puériles d'un Say » (TPV, II, 599), l'offre ne crée pas sa propre demande.

Le problème est porté à son paroxysme dans un régime d'*accumulation intensive*, avec une croissance extrêmement rapide de la productivité, à travers la généralisation du taylorisme et du fordisme, qui implique à chaque instant la possibilité d'un déséquilibre entre une offre rapidement croissante et un niveau stagnant des salaires réels. Nous savons, par exemple, que la principale des contre-tendances à la baisse du taux de profit est la chute de la valeur des biens de production et de consommation. Mais l'effet de ces contre-tendances peut bien être de déclencher une crise de surproduction dans la section I ou la section II respectivement (crise qui se généralisera automatiquement à l'autre section). On peut ainsi analyser les origines de la crise des années 30 : les lois qui déterminaient le niveau des salaires n'étaient plus compatibles avec les gains de productivité dont le procès de travail était le siège.

Dans quelques travaux récents, des auteurs français (18) ont proposé d'appeler *régulation* l'ensemble des formes institutionnelles qui assurent de façon plus ou moins précaire la résolution des contradictions internes du capitalisme, et ainsi permettent la reproduction, tout spécialement dans le cas d'un régime d'accumulation intensive. Le rapport CEPREMAP (1977) a proposé de distinguer entre deux formes de régulation :

- une régulation concurrentielle, caractérisée par la faiblesse de l'anticipation de la validation sociale des marchandises : la seule vérification s'opère à travers le « saut périlleux » (K. L. I, chap. III) de la vente sur le marché ;
- une régulation monopoliste, où la production est anté-validée à travers la prévalidation des revenus, fortement corrélée à la croissance de la production.

Les caractéristiques de ce nouveau type de régulation, dont les formes institutionnelles se sont progressivement affirmées à travers la première moitié du XX^e siècle, mais ne se sont consolidées qu'après 1945 dans les grandes métropoles capitalistes, sont les suivantes :

- Tandis que, précédemment, les salaires nominaux fluctuent largement avec l'état du marché du travail (jusqu'à 1848), ils s'indexent progressivement sur le coût de la vie, puis (depuis

(18) V. en particulier AGLIETTA (1978) dont l'analyse est basée sur le cas des États-Unis, et la large recherche du CEPREMAP (1977) basée sur l'exemple français, ainsi que les ouvrages tirés de cette recherche (qui introduit pour la première fois l'autonomisation des connexions exotériques), tels que BOYER (1978), BOYER et MISTRAL (1978), LIPIETZ (1979A), (1980B).

1945) sur la tendance générale de la productivité globale, de telle sorte que le partage salaire/profit tend à rester stable. Cette situation se consolide institutionnellement dans les négociations collectives et la législation sociale qui impliquent une certaine planification de la croissance des salaires dans le moyen terme.

-- La formation de groupes financiers, basés sur des oligopoles industriels, permet la ré-allocation de l'autofinancement brut d'une sphère d'accumulation dans une autre, et ainsi autorise une indépendance croissante des taux de marge par rapport aux variations de la demande.

--- Le rôle de l'État se transforme. Son intervention ne peut être réduite à la politique de dépenses publiques (comme le pensait Keynes) : plus important est son rôle dans la gestion de reproduction de la force de travail (à travers le salaire indirect, indépendant des fluctuations conjoncturelles) et la monnaie de crédit (à travers la pseudo-validation en dernier recours par les Banques centrales).

Comme nous pouvons le voir, les caractéristiques de la régulation monopoliste, pour autant qu'elles aboutissent à une pré-validation globale des revenus (salaires et autofinancement brut) qui engendrent à leur tour un flux de demande compatible avec la croissance de l'offre, sont particulièrement adéquates à un régime d'accumulation intensive. La contre-partie, nous l'avons vu, c'est qu'elles engendrent une rigidification et une autonomisation des connexions externes.

V L'INFLATION EN RÉGULATION MONOPOLISTE : QUELQUES EXEMPLES

L'autonomisation des connexions externes dans le contexte de la régulation monopoliste nous permet d'éclairer plusieurs phénomènes du capitalisme contemporain. Les analyses marxistes traditionnelles (qui s'en tiennent trop souvent à la lettre de Marx) ont été incapables de traiter correctement ces phénomènes, soit parce qu'elles s'en tenaient au niveau des lois ésotériques sans discuter de la manière dont celles-ci se manifestent « dans la vie quotidienne », soit parce qu'elles raisonnaient uniquement à l'intérieur du contexte de la régulation concurrentielle et de la monnaie-or.

Nous ne prétendons pas dans cette section développer une théorie de la crise inflationniste. Nous voulons seulement montrer comment la distinction marxienne trop oubliée entre l'ésotérique et l'exotérique peut apporter un éclairage nouveau à la compréhension de ces phénomènes, révélant ainsi en Marx un auteur plus contemporain qu'on ne le pense généralement.

5.1. La stagflation

Depuis les années 50 jusqu'au milieu des années 60, la croissance des salaires et des profits nominaux a compensé approximativement les gains de productivité. Aussi les prix nominaux sont-ils restés relativement stables (19). Mais depuis le milieu des années 60, le régime d'accumulation intensive montre des signes d'essoufflement : on peut effectivement parler de « crise du fordisme » (Aglietta (1976), Lipietz (1979A), Granou, Baron, Billaudot (1979)). Les gains de productivité n'ont plus compensé la croissance de la composition technique du capital, et la résistance de la classe ouvrière a empêché une hausse du taux d'exploitation à travers une réduction du salaire réel. En conséquence, la tendance à croître de la composition valeur du capital, et la tendance à décroître du taux de profit sont devenues réalité. Toutefois, les marges brutes d'auto-financement nominales ont tendu à maintenir le niveau de rémunération du capital, tandis que les classes ouvrières ont réussi à maintenir, et même dans certains pays à améliorer, leur niveau de vie. Comment cette « accumulation de divergences » va-t-elle se manifester ? Comme nous l'avons vu, Marx avait déjà donné la réponse : par l'inflation. Son intuition peut être développée dans deux directions.

5.1.1. Un modèle théorique

On peut construire un modèle d'économie exotérique avec un *mark-up* et un *niveau de vie* constant de la classe ouvrière, de telle sorte que le *mark-up* soit *a priori* plus grand que le taux de profit qui serait déterminé par les lois ésoériques. On peut interpréter ainsi le modèle proposé par Nikaïdo et Kobayashi (1978).

Ces auteurs reprennent les équations familières des prix de production (dans la tradition de Sraffa), mais au lieu de les considérer comme des équations de prix d'équilibre, ils les traitent comme des équations de croissance des « valeurs en procès ». Ils le font en datant les prix :

$$P_t = (1 + r) AP_{t-1} + w_t L$$

De plus, le taux de profit r n'est plus considéré comme une inconnue (dépendant des relations internes : dans ce cas, de w et de la racine de Frobenius de la matrice A) mais, au contraire, comme donné à un niveau arbitraire : le *mark-up* jugé « normal ». En outre, w_t est considéré comme une fonction des prix telle que les salaires

rattrapent les prix avec un retard dépendant du marché du travail. Nous pouvons reconnaître ici une variante du modèle simple suggéré plus haut.

Dans ces conditions, l'analyse des équations différentielles montre que, si le *mark-up* r est plus grand que le taux de profit « réel », alors la stagflation est inévitable.

Remarquons que ce modèle ne comprend pas de capital fixe, ce qui est une sérieuse limitation, puisque la spirale inflationniste « profit/coût de la vie/salaires » se combine en réalité avec la spirale qui affecte la section I : « amortissement/prix du capital ».

Cette seconde spirale est d'autant plus importante que l'on pourrait penser qu'une inflation exponentielle laisserait intacts les rapports réels, et l'on se demanderait alors : « En quoi l'inflation peut-elle gêner les capitalistes ? » En fait, une crise inflationniste conduit rapidement à une crise de l'investissement puisque le reflux de la M.B.A. a de plus en plus de mal à couvrir la sur-accélération du prix des biens d'investissement. La crise se manifeste toujours sur le chaînon A-M, seulement ici M représente du capital productif.

5.1.2. Un modèle empirique

La recherche du CEPREMAP (1977) a montré économétriquement, dans le cas de l'après-guerre en France, la consolidation des connexions exotériques typiques de la régulation monopoliste, telles que celles qui règlent les revenus nominaux des travailleurs, des entrepreneurs indépendants, et les taux de marge « administrés ».

On a utilisé des relations du type :

$$w = f(\text{du prix et de la productivité})$$

aussi bien qu'un ensemble d'hypothèses qui tâche de rendre compte de la « rigidification » des connexions externes déterminant les profits (stabilité du taux de profit sur le capital avancé, ou bien du taux de marge ou même du taux d'auto-financement). Toutes ces relations ont été ajustées sur la période antérieure à la crise. Ainsi, Boyer et Mistral (1978) ont été capables de construire un modèle de formation des prix nominaux, qui, appliqué aux premières années de la crise, donne de remarquables résultats, et permet de faire la part de l'inflation imputable à chaque composante des revenus.

5.1.3. Les écarts sectoriels

Nous avons décrit ci-dessus un régime d'accumulation avec une productivité globale croissante et des prix constants qui se transforme, quand les gains de productivité déclinent, en processus inflationniste.

Mais les gains de productivité n'affectent pas tous les secteurs simultanément (et même pas toutes les entreprises d'un même

(19) Sous la régulation monopoliste, quand la croissance des revenus équilibre la croissance de la productivité, un état de stabilité des prix peut être atteint. Pourtant, dans ce cas, la « valeur de la monnaie », définie comme la quantité d'heures de travail qu'elle peut acheter, baissera puisque des marchandises de valeur déclinante sont vendues à un prix constant. Cet état de chose peut être appelé *inflation latente*.

secteur). L'industrie automobile s'est taylorisée rapidement puis mécanisée et automatisée jusqu'au stade du fordisme. Au contraire, l'industrie du bâtiment est restée, jusqu'à ce jour, essentiellement du type manufacturière (CEPREMAP (1980)).

Or, le taux de salaire, quant à lui, n'est pas déterminé essentiellement au niveau sectoriel, mais bien plutôt au niveau national (ou régional). En fait, sous la régulation monopoliste, il est de plus en plus déterminé par les gains de productivité dans quelques secteurs leaders (Eatwell, Llewelyn, Tarling (1974)), et plus précisément dans les firmes leaders de ces secteurs leaders (20). On peut donc s'attendre à ce que les prix changent de façon différente dans les différents secteurs. Les secteurs avec des gains de productivité plus grands que les augmentations de salaire pourront même présenter des prix déclinants (par exemple les calculettes) ou au moins une croissance des prix ralentie. De l'autre côté, les secteurs dont les gains de productivité sont les plus faibles ont des hausses de coûts salariaux plus rapides, ce qui se répercutera dans le niveau de leurs prix. Le résultat sera une hausse du niveau global des prix, analysée par Streeten (1962) et Kolm (1970).

5.2. Le choc pétrolier

Le fait que la récession de 1974-1975 ait été précédée par la crise pétrolière de 1973 a engendré un large spectre de théories qui cherchent à expliquer la stagflation à travers des « chocs exogènes ».

La distinction ésotérique/exotérique peut aider ces débats. La croissance du prix du pétrole est la manifestation d'une relation sociale — la propriété foncière d'État — dans la distribution des revenus globaux. Ésotériquement, on peut décrire ce qui se passe comme une transformation de la structure de distribution au sein d'un système de valeurs essentiellement inchangé (Hausmann [1981]).

Exotériquement, elle apparaît comme une hausse autonome de l'un des éléments constitutifs dans le système des prix : la rente. « L'accumulation des divergences » sera effacée à travers une adaptation qui dépend du mode de régulation en vigueur.

Le fait que le mode de régulation n'est pas unique se manifeste dans la diversité des positions assumées par la plupart des économistes au sujet des effets qu'une hausse du prix du pétrole peut

(20) Les différences de productivité entre les entreprises de la même branche sont la source de ce que MARX appelle la plus-value « extra » (K, L, I, chap. XII). Mais il pensait que les entreprises faisant de plus grands gains de productivité réduiraient leurs prix moins que la baisse en valeur. Sous la régulation monopoliste, la hausse des salaires qui accompagne généralement les gains de productivité ne permettra pas de réduction de prix significative. En revanche, pour les firmes faisant des gains de productivité supérieurs à la moyenne, les hausses de salaires pèseront moins sur leurs profits que sur ceux des firmes aux gains de productivité plus lents : telle est la forme « monopoliste » de la « plus-value extra ». V. LIPIETZ (1980B).

avoir sur le taux d'inflation. D'un côté quelques économistes (surtout des monétaristes) plaident qu'une hausse dans les prix du pétrole appauvrira les consommateurs et fera baisser leur demande pour d'autres types de produits; donc (*sic*) les autres prix baisseront de telle sorte que le niveau des prix global reste constant. A l'inverse, la plupart des économistes plaident qu'une hausse du prix de l'énergie amènera une hausse des coûts de production et donc (*sic*) aussi une hausse des prix de vente.

La différence entre ces deux positions reflète essentiellement la présence dans l'esprit des économistes de deux formes différentes de régulation. Le premier argument suppose implicitement une régulation monopoliste et une contrainte de monnaie-or. Dès lors, l'adaptation se fait sur le chaînon M-A : le prix des autres marchandises doit baisser. La deuxième thèse implique une régulation monopoliste et donc, que l'adaptation aura lieu sur le chaînon A-M : l'inflation exprimera « l'accumulation de divergences ». Évidemment, c'est cette dernière position qui est valable aujourd'hui.

5.3. Et la « discipline monétaire » ?

Si la condition permissive de l'inflation est la monnaie de crédit, pourquoi ne pas revenir à l'étaon-or ? Ou au moins, pourquoi ne pas imposer des restrictions et une discipline monétaire telles que ne saurait valider que ce que permettent les relations internes ?

Sous sa première forme nous avons déjà répondu à la question. L'accumulation intensive avec développement de la consommation de masse ne peut fonctionner sous la contrainte de la monnaie métallique. La croissance de la demande doit être stabilisée pour permettre une production régulière sur les lignes de montage hautement mécanisées : l'ancienne contrainte monétaire au sens strict, avec le cycle d'expansion et de crise ou restriction qu'elle impliquait, était incompatible avec une telle régularité.

Mais la seconde question est celle qui nous importe aujourd'hui, puisqu'elle est à la base des politiques anti-inflationnistes de bien des gouvernements. On doit la reformuler plus précisément dans ces termes : quel serait l'effet d'une limitation des moyens de validation nécessaires pour réaliser toutes les connexions de surface ? La réponse est ici plus difficile. Nous pouvons néanmoins avancer ce qui suit.

La contrainte qu'imposerait une politique de restriction monétaire viserait à réduire les possibilités de trouver des moyens de validation pour réaliser les marchandises. L'idée est que les prix en seraient réduits ou du moins ralentiraient leur progression faute de moyens de circulation suffisants. Mais le problème est, justement, que ces prix ne sont pas déterminés librement mais par sommation des « composants » que sont les revenus pré-validés, qui, nous l'avons dit, ne sont pas seulement des « aspects de la circulation ». Ils constituent

des paiements coercitifs que les différents capitaux doivent effectuer s'ils veulent continuer leur production. Ils constituent donc des *conditions* de la production. Si les prix d'offre qu'ils impliquent ne peuvent être obtenus, il y a bien des chances que c'est la production qui n'aura pas lieu et qu'une récession accélérée avec maintien de l'inflation se développera.

La validité de ce diagnostic qu'implique la théorie de la régulation monopoliste semble être confirmée par bien des exemples récents, aussi bien au niveau macroéconomique (les premières années des gouvernements Thatcher et Reagan) qu'au niveau sectoriel (l'effondrement de la construction en France, accompagné d'une forte hausse des prix relatifs de ce secteur : voir CEPREMAP (1980)).

CONCLUSIONS

L'économie marxiste a souffert, dans son analyse du capitalisme contemporain, de son ignorance de la dialectique entre le mouvement réel et le mouvement apparent, entre l'ésotérique et l'exotérique, entre le système des valeurs et celui des prix nominaux et des revenus. L'idée selon laquelle l'ésotérique est la base de la vraie science, et l'exotérique celle de l'économie vulgaire, ne prend pas en compte la dialectique des relations entre les deux. L'autonomie de l'exotérique et du « monde enchanté » est basée sur le fait que les agents privés poursuivent certains mobiles sur la base des « données » de la vie quotidienne, et ce sont ces agents qui allouent et réallouent de manière privée le travail social : l'exotérique développe alors ses propres exigences qui suivent un cours différent du mouvement réel. Les divergences vont s'accumuler et devront être aplanies d'une manière ou d'une autre.

La manière particulière selon laquelle l'adaptation aura lieu et les divergences seront réduites dépend du système de régulation en vigueur qui est lié au régime d'accumulation et à sa base, la forme d'extraction de la plus-value. Sous la régulation concurrentielle, nous avons des oscillations de prix qui manifestent une adaptation qui s'exprime au niveau M-A, c'est-à-dire dans la réalisation ou la non-réalisation des marchandises. Sous la régulation monopoliste, le système des prix se rigidifie à travers la consolidation des revenus prévalidés. Le système monétaire ne constitue plus une contrainte pour l'auto-expansion nominale des « valeurs en procès ». La contradiction se manifeste alors sur le chaînon A-M : c'est à travers l'inflation que la sanction sociale se manifeste.

A travers l'étude de ces trois aspects du mode de production capitaliste — ses relations internes résumées par un régime d'accumulation, les connexions de surface existantes, et finalement le système de couplage qui les adapte les unes aux autres (les deux derniers aspects étant caractéristiques d'un mode donné de régu-

lation) — nous obtenons les éléments nécessaires pour étudier le développement concret des crises, et d'autres problèmes de la société capitaliste contemporaine.

D'un point de vue plus général, prendre en compte la validité du « monde enchanté » permettra peut-être aux marxistes d'ouvrir un dialogue fructueux avec ces économistes qu'ils qualifient trop souvent d'empiristes. Comme le disait Marx lui-même : « Les catégories de l'économie bourgeoise sont des formes de l'intellect qui ont une vérité objective, en tant qu'elles reflètent des rapports sociaux réels » (K. L. I, chap. I). On ne saurait mieux dire...

BIBLIOGRAPHIE

- AGLIETTA (M.) : *Régulation et crises du capitalisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1976.
- BETTELHEIM (C.) : *Calcul économique et Formes de Propriété*, Paris, Maspéro, 1970.
- BOYER (R.) : « Les salaires en longue période », *Économie et statistiques*, n° 105, sept. 1978.
- BOYER (R.), MISTRAL (J.) : *Accumulation, inflation et crise*, Paris, PUF, 1978.
- CEPREMAP : *Approches de l'inflation : l'exemple français*, rapport au CORDES par Benassy J. P., Boyer R., Gelpi R. M., Lipietz A., Munoz J., Ominami C., Paris, mimeo, 1977.
- CEPREMAP : *Redéploiement industriel et espace économique*, rapport à la DATAR par Lafont J., Leborgne D., Lipietz A., Paris, mimeo, publié dans *Travaux et recherches de prospective*, n° 85, la Documentation Française.
- EATWELL (J.), LLEWELYN (J.), TARLING (R.) : « Money Wage Inflation in Industrial Countries », *Review of Economic Studies*, févr. 1974.
- EINSTEIN (A.) : *La relativité*, Paris, Gauthier-Villars, 1965.
- GRANOU (A.), BARON (Y.), BILLAUDOT (B.) : *Croissance et crise*, Paris, Maspéro, 1979.
- HARCOURT (G. C.) : « Some Cambridge Controversies in the Theory of Capital », *Journal of Economic Literature*, juin 1969.
- HAUSMANN (R.) : *Oil Rent and Accumulation in the Venezuelan Economy*, Cornell University, Ph. D. Thesis, 1981.
- KOLM (S. C.) : « Notes sur l'inflation de productivité », *Revue économique*, nov. 1970.
- LEVY-GARBOUA (V.), WEYMULLER (B.) : *Macroéconomie contemporaine*, Paris, Economica, 1979.
- LIPIETZ (A.) : *Le Tribut foncier urbain*, Paris, Maspéro, 1974.
- LIPIETZ (A.) : *Le Capital et son Espace*, Paris, Maspéro, 1977.
- LIPIETZ (A.) : *Crise et Inflation : pourquoi ?* Paris, Maspéro, 1979A.
- LIPIETZ (A.) : « Retour au problème de la transformation », mimeo CEPREMAP 7902, paru dans *Cahiers d'économie politique*, n° 8, 1982.

- LIPIETZ (A.) : « Nouvelle solution au problème de la transformation : le cas du capital fixe et de la rente », *Recherches Économiques de Louvain*, vol. 45, déc. 1979C.
- LIPIETZ (A.) : « La vraie monnaie doit-elle être une vraie marchandise ? » *Interventions Critiques en Économie Politique*, n° 5, Montréal, printemps-été, 1980A.
- LIPIETZ (A.) : « Conflits de répartition et changement technique dans la théorie marxiste », *Économie Appliquée*, n° 2, Paris-Genève, déc., 1980B.
- MARX K. (K.) : *Le Capital*, Paris, Éditions sociales.
- MARX K. (TPV) : *Théories sur la Plus-Value*, Paris, Éditions sociales.
- NIKAIDO (H.), KOBAYASHI (S.) : « Dynamics of wage-price spiral and stagflation in the Leontieff-Sraffa system », *International Economic Review*, févr. 1978.
- SAMUELSON (P. A.) : « Understanding the Marxian Notion of Exploitation : A Summary of the So-Called Transformation Problem Between Marxian Values and Competitive Prices », *Journal of Economic Literature*, juin 1971.
- STREETEN (P.) : « Wages, Prices and Productivity », *Kyklos*, Fasc. 4, 1962.

ANNEXE

ANATOMIE D'UN OUBLI

Comment se fait-il que la distinction entre ésotérique et exotérique, si chère à Marx, se soit perdue dans le débat historique qui s'est déroulé entre son temps et le nôtre ? Une part de la réponse à cette question est assez conjoncturelle (l'autonomisation de l'exotérique ne s'est réellement affirmée que dans le capitalisme contemporain, et tout spécialement dans la crise actuelle). Toutefois, les conditions subjectives de cet « oubli » doivent être recherchées dans le débat qui a opposé les marxistes aux autres économistes. Après la décomposition de l'école de Ricardo, pour qui l'ésotérique était essentiel, la science économique s'est développée comme une systématisation du mouvement apparent, des connexions exotériques, sans plus chercher à saisir les relations internes essentielles. Marx a taxé « d'économie vulgaire » ce type de travaux :

« L'économie politique vulgaire se borne, en fait, à transposer sur le plan doctrinal, à systématiser les représentations des agents de la production, prisonniers des rapports de production bourgeois, et à faire l'apologie de ces idées. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle se sente tout à fait à l'aise précisément dans cette apparence aliénée de rapports économiques » (K, L. III, t. VI, p. 196).

Dans son rejet de la théorie ricardienne de la valeur, l'économie « vulgaire » n'a pas seulement retenu ses faiblesses objectives mais aussi ses implications politiques :

« Le système de Ricardo est un système de discorde... Il tend à créer l'*hostilité entre les classes* et les nations... Son livre est le véritable manuel du démagogue qui aspire au pouvoir, par le moyen du partage des terres, de la guerre, et du pillage » (H.C. Carey (1848), cité dans TPV, II, p. 185).

Cela explique, pour partie, l'abandon par l'économie dominante du niveau ésotérique. Mais pourquoi les marxistes, pour la plupart, ont-ils oublié la distinction que nous étudions dans ce texte ? Nous avancerons trois réponses. L'exploitation ne se manifeste que lorsque l'on étudie le mouvement réel et les relations internes. Pour montrer l'existence de l'exploitation, il suffit de prendre en considération la partie ésotérique de l'œuvre de Marx. S'en tenir à ce niveau suffit donc pour la dénonciation du capitalisme. Mais pour Marx, ce n'était pas assez. Il était nécessaire de montrer comment cette exploitation se manifeste dans la « vie quotidienne » (*Alltagsleben*), c'est-à-dire dans le monde fétichisé du mouvement apparent. Ce second versant de l'œuvre de Marx s'est trouvé négligé.

Ensuite, la localisation de la dialectique ésotérique/exotérique dans la théorie (tout à la fin de la théorie marxiste du capital) et dans les textes (quelques mots en conclusion du vol. III du *Capital* mais essentiellement des *Théories de la Plus-Value*) a fait que cette partie de son travail est restée largement inconnue et très peu étudiée. Plus précisément, la distinction se trouve chez Marx dès le début du *Capital*, mais elle ne devient une source de contradictions que tout à fait à la fin. Pendant la plus grande partie de son œuvre, Marx montre comment l'essence réelle des choses diffère largement de leur apparence ; mais ce n'est que lorsque ces apparences deviennent des éléments objectifs de la science économique, que les vrais problèmes surviennent.

Enfin, puisque les connexions exotériques et leur systématisation constituent l'essence de « l'économie vulgaire », l'idée s'est développée chez les marxistes que prendre en considération des phénomènes aussi superficiels vulgariserait la science de la société. Cette position, quoique compréhensible du point de vue de la polémique avec les économistes « vulgaires », ne peut excuser l'omission d'une part si importante du travail de Marx.

Nous voudrions, à ce propos, apporter quelques précisions terminologiques.

Tout d'abord, l'usage chez Marx du terme « économie vulgaire » pour désigner ces théories « qui se sentent particulièrement à l'aise dans les apparences aliénées de rapports économiques », visait à opposer les vues d'économistes mineurs tels que Carey à

celles dont Marx pensait qu'elles avaient apporté des contributions fondamentales : A. Smith et D. Ricardo. Aujourd'hui, si nous voulons conserver le terme « vulgaire » pour désigner ces théories économiques qui s'en tiennent au niveau des connexions exotériques, nous devons souligner que celles-ci peuvent atteindre de hauts niveaux de sophistication (par exemple l'usage des théorèmes d'Euler ou de Lagrange, et de toutes les ressources de l'économétrie). En conséquence, l'économie « vulgaire » ainsi définie, ne doit pas être confondue avec l'économie « populaire », c'est-à-dire avec les représentations des lois économiques dans l'opinion publique plus ou moins éduquée. Ces représentations mélangent des notions que nous appellerions ésotériques (par exemple « les prix baissent parce que la production s'effectue à une plus grande échelle ») et d'autres que nous appellerions exotériques (par exemple « les prix montent parce que les salaires augmentent »). Ces dernières peuvent même inclure des représentations « marxistes vulgaires » (par exemple « les prix augmentent parce que les profits augmentent »). Qui plus est, l'économie « populaire » peut réagir à des changements historiques tels que ce que nous avons appelé des transformations dans les « formes de la régulation économique », réaction qui peut même être modulée suivant les classes sociales. Les petits entrepreneurs diront que « si il y a du chômage, c'est parce que les salariés demandent de trop hauts salaires », tandis que les nouvelles classes moyennes salariées frottées de keynésianisme auront moins de problème à accepter l'idée que « si la stagnation persiste c'est parce que les revenus sont trop bas ». En tout cas, dans cet article, l'expression « économie vulgaire » désignera toujours la systématisation, si sophistiquée soit-elle, des lois exotériques.

Par ailleurs, il est clair que la distinction ésotérique/exotérique, pour autant qu'elle est basée sur la distinction entre le point de vue des rapports sociaux et le point de vue immédiat des agents individuels, recouvre largement la distinction macro/micro. Toutefois, la plupart des formulations macroéconomiques en restent au niveau des apparences et donc au niveau que Marx appellerait exotérique. Par exemple, la relation keynésienne fondamentale $C = a + bY$ (b étant la propension marginale à consommer) est une connexion exotérique qui ne reçoit un statut ésotérique qu'à travers une interprétation cambridgienne, comme celle suggérée par Kalecki (c'est-à-dire les travailleurs consomment ce qu'ils gagnent tandis que les capitalistes épargnent leurs revenus).